

Brèves littéraires

Brèves

La disparition

Claudette Frenette

Numéro 58, printemps 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5944ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Frenette, C. (2001). La disparition. *Brèves littéraires*, (58), 110–116.

CLAUDETTE FRENETTE

La disparition

J'ai peint après avoir jeté un regard sur la rue. Mon appartement, au troisième étage d'un immeuble victorien, donne sur le Carré Saint-Louis. Nous sommes en automne. Une pluie fine arrose le parc et ses environs. Plus tôt, un clochard gesticulait sur un banc, une bouteille à la main. Personne ne semblait faire attention à lui.

Un homme, élégamment vêtu, sous un parapluie, s'est approché de lui. Le clodo a rapidement camouflé son flacon dans un sac de plastique. Les deux hommes ont échangé des phrases et une poignée de main.

Ces deux personnages remplissent maintenant le coin inférieur gauche de ma toile. Le reste du tableau représente un enchevêtrement de briques et d'éclats de verre que traverse la lumière diffuse d'un astre décadent. La sonnerie du téléphone me tire de mes rêvaseries.

« Jérôme ? Vous allez bien ?

— Qui parle ?

— Claire, votre nièce. J'ai besoin de votre aide. C'est au sujet de Gabriel. Il s'est enfui de l'hôpital.

— As-tu averti la police ?

— Non, pas encore. J'ai pensé qu'il essaierait peut-être de vous rejoindre.

— Mon frère, vouloir me parler ? Il faudrait qu'il soit au plus mal.

— Mon oncle, c'est sérieux. Je suis très inquiète.

— Écoute, Claire. Je mange un brin puis je vais faire le tour du quartier, au cas où.

— D'accord, je compte sur vous.

— Claire, mon enfant, ne t'en fais pas trop. Tu sais, Gabriel a vu neiger. En passant, tu ne me gâtes pas de tes visites.

— J'irai bientôt vous voir, c'est promis. Au revoir, mon oncle. »

Elle a raccroché. Je voulais lui dire... sa voix me fait tellement penser à celle de sa grand-mère. Elle serait peut-être heureuse de l'apprendre.

* * *

Calé dans mon fauteuil, je surveille du coin de l'œil les allées et venues de ma nièce. Elle est arrivée à l'improviste, un sac d'épicerie sur la hanche. Malgré mes protestations, elle s'est mise à nous concocter un repas. Parfois, elle vient s'assurer que mon verre de vin n'est pas vide. Voilà cinq jours que son père a disparu de la circulation. Je fais mon possible pour la distraire, mais la conversation revient toujours sur le sujet.

« Tu connais ton père, il a dû s'enrôler.

— Qu'est-ce que vous racontez, mon oncle ? On n'est pas en guerre.

— Je veux dire dans un mouvement. Il a dû se trouver une cause.

— Voyons donc. Vous savez bien que papa est un individualiste. Une cause ? La seule raison pour laquelle il lèverait le petit doigt, ce serait pour ne pas avoir de cause justement. Il a toujours pris le parti de ceux qui ne se défendent pas. La parole, on dirait qu'il l'a cousue dans le fond de sa poche. »

Elle a raison. Gabriel, le sauvage, le marginal, le fou. De nous deux, c'est lui qui avait le tempérament de l'artiste, mais il l'a gaspillé sur le plancher des tavernes. Il a poussé sa femme à bout avant d'être enfermé à l'asile. Quel gaspillage, mon Dieu !

Pendant que nous mangeons, je trace en pensée l'esquisse du visage de Claire. Je lui propose de revenir le lendemain pour que je puisse réaliser son portrait. Elle rougit mais accepte ma proposition. Elle continue à parler de son père, de sa fugue, comme un noyau qui l'étouffe.

* * *

« Gabriel est malade par vocation. » Claire ne répond rien à cette affirmation. Elle a sur les lèvres le sourire de la Joconde. Ses trente-cinq ans semblent lui peser sur les épaules. Elle n'a jamais vraiment su quoi

faire de sa vie. Mes coups de crayons animent seuls l'atmosphère. Au bout d'une heure, nous faisons une pause. Je montre à Claire mon dernier tableau. Elle s'attarde surtout aux deux personnages.

« Je me demande ce que ces deux-là ont à se raconter.

— Celui qui est assis, tu ne trouves pas qu'il ressemble à quelqu'un ? Qu'il a l'allure de Gabriel ? C'est peut-être même lui. J'ai peint cette toile le jour où tu m'as annoncé sa disparition. J'avais observé cette scène par ma fenêtre avant de me mettre à la dessiner. L'autre, le type au parapluie, je le rencontre souvent par ici. Il sait peut-être quelque chose.

— Vous croyez ? En tous cas, on devrait essayer de l'interroger. »

Un nouvel air, chargé d'optimisme, flotte dans l'appartement. Je travaille une heure de plus au portrait de Claire puis nous allons marcher dans l'espoir secret de rencontrer l'homme au parapluie.

* * *

C'est jeudi, il fait un temps splendide. Je descends de mon observatoire et vais m'asseoir sur le banc de... Gabriel. Autour de midi, un promeneur à l'allure altière passe devant moi et me salue comme si j'étais une vieille connaissance. C'est lui, l'homme au parapluie.

« Monsieur ?

— Bonjour, cher ami. Vous avez l'air en forme aujourd'hui. Je vois que vous avez suivi mon conseil. Vous voilà un homme neuf.

— Monsieur... excusez-moi, je ne suis pas celui que vous croyez. Vous devez me prendre pour mon frère. Il était sur ce banc, la semaine dernière.

— C'est bien possible. En tous cas, il n'avait pas l'air d'aller fort. Je lui ai même suggéré de se rendre à l'hôpital.

— Vous a-t-il dit où il comptait aller ? Parce que, voyez-vous, il a disparu.

— Disparu... vous voulez dire qu'on l'a embarqué ?

— Qui aurait pu faire ça ?

— C'est certainement la S.P.G.

— Je ne vois pas...

— La S.P.G., la Société protectrice des gueux.

— Ça existe ?

— Bien sûr, mais c'est caché, car les... clients n'aiment pas être récupérés par leurs familles. Après un mois de séjour dans un refuge, ils peuvent décider librement d'y passer le reste de leur vie. Votre frère, excusez-moi, n'avait pas l'air de vouloir rentrer dans son foyer. En tous cas, pas ce jour-là.

— Non... sans doute que non. Je vous remercie, monsieur.

— Il n'y a pas de quoi, mon ami. »

L'homme continue sa promenade de coq en pâte. De retour chez moi, je consulte l'annuaire pour trouver le numéro de téléphone de la S.P.G. Comme je m'y attendais, il n'y a aucun service qui corresponde à ce sigle.

Claire doit me rejoindre à 14 h 30. Je décide de me rendre chez elle, à pied, pour la surprendre et profiter du temps doux. Sur les trottoirs, les gens font des pauses devant les vitrines, déboutonnent leur manteau.

Tout en avançant, je réfléchis à ce que m'a raconté l'homme pompeux du Carré. Le monde est fantastique. Comment une personne de cet âge peut-elle croire à de pareilles sornettes ? Une société secrète. Complètement ridicule. Me voilà en plein délire, les mains au fond de mes poches, à compter ma monnaie en tâtonnant comme un aveugle. Quatre pièces d'un dollar et cinq de vingt-cinq sous. De quoi satisfaire les quêteux qui n'ont pas encore commencé à m'aborder. Ils ne tarderont pas. Après trente minutes de marche, je dois me rendre à l'évidence : la mendicité a disparu des rues de Montréal. À moins que...

Tiens, voilà Claire ! Elle ne m'a pas vu. Elle porte un manteau de lainage jaune. Aujourd'hui, elle ne fait pas ses trente-cinq ans. De jeunes hommes la regardent traverser la rue. Tout à coup, je me surprends à souhaiter que Gabriel se plaise à la S.P.G. et laisse sa fille vivre sa vie, sans souci. C'est peut-être à cause d'elle qu'il ne se montre plus. Maintenant, j'en suis

sûr. Il voulait m'avertir pour s'assurer que quelqu'un veillerait sur elle. Il a été ramassé avant d'avoir pu le faire. Jamais je n'ai douté de sa formidable lucidité.

Avant que l'autobus n'arrive, je me précipite pour faire signe à la nouvelle Claire. Je ne lui dirai rien aujourd'hui, un jour peut-être... En attendant, je profite de sa présence comme d'un baume sur ma solitude.